

table une cassette que j'ouvris, je l'avoue, avec une impression de tristesse profonde, à ce moment de jeter un mélancolique et dernier regard sur ces années si remplies d'espérances, de plaisirs, de jeunesse, de force et d'amour...

Puis, à ce pénible ressentiment, succéda cette réflexion :

Pourquoi ces regrets ?

N'ai-je pas usé jusqu'à la dernière toutes les émotions qu'il est donné à l'homme d'éprouver ?

Mon cœur et mes sens ne sont-ils pas morts ?

Ai-je la volonté ou le pouvoir de continuer cette vie d'autrefois, à laquelle je renonce autant par impuissance que par satiété ?

Non, non, que ce dernier regard jeté sur le passé me console.

Au contraire, disons-nous que j'ai connu, épuisé toutes ces jouissances désormais impossibles.

Et à mesure que je détruisais ces fragiles souvenirs de ces sentiments, hélas ! souvent non moins fragiles, j'évoquais par la pensée ces figures autrefois aimées, leur donnant un dernier souvenir.

Adieu donc à toi, ANNETTE, ma première maîtresse, qui apaisa le feu que la vue de Mme Raymond et des lectures incendiaires avaient allumé dans mon sang.

Pauvre Annette, pauvre fille de chambre de ma grand'mère ! tu ne savais ni lire ni écrire, tu étais vulgaire, mais j'avais seize ans et toi dix-huit. Tu ne me fis pas acheter ta défaite par de longues prières ; tu te donnas humblement, naïvement ; tu étais innocente, douce, jolie, et, chose rare, désintéressée ; j'ai conservé de toi, comme un adolescent conserve le gage d'un premier triomphe, une petite bague d'argent, apportée par toi de ton pays. Qui te l'avait donnée, cette petite bague ? Je ne sais. Mais tu ne possédais que cela, tu me l'as offerte... Je viens de la briser...

Que seras-tu devenue, pauvre créature abandonnée ?

Adieu à toi, AMANDA ; ta naissance était aussi obscure que celle d'Annette ; non moins jolie qu'elle, tu avais, quand je t'ai connue, quitté depuis longtemps ta petite ville natale et ton magasin de modes de Paris, pour une vie oisive, aujourd'hui brillante, demain misérable, et presque toujours brillante et misérable à la fois ; tu avais de belles et fraîches toilettes, payées je ne sais par qui, ou par quoi ; souvent tu ne mangeais pas à ta faim, ou bien c'étaient des bombances dans lesquelles ta *bonne* s'enivrait et te battait ; le carreau froid et sordide de ta chambre contrastait avec la soie et l'acajou de tes meubles : tout cela devait sentir le vice et la misère, à soulever le cœur ; mais j'avais dix-sept ans, Amanda était amou-

reuse, et toutes les fois que je sortais de l'hôtel des Pages, pour aller chez ma grand'mère, j'entrais chez Amanda, où j'étais aimé pour moi-même, ainsi qu'elle me le disait dans des lettres d'une orthographe étrange, dont je viens de sourire tout à l'heure, en les brûlant.

Pauvre fille, elle devait quelquefois se passer de manger, pour payer le messager de ses épîtres.

Adieu à toi, Julie, *petite cousine*, comme nous nous appelions autrefois, dans notre famille, au temps où ma grand'mère me recommandait de faire le chevalier français ; adieu à toi... Sans le souvenir toujours vivant de Mme Raymond, tu aurais été mon premier amour, car Annette et Amanda ne peuvent compter comme amour, chère JULIE... Tout enfant, m'as-tu dit, tu m'aimais déjà ; moi, je te craignais comme une petite fille savante ; lorsque plus tard je t'ai revue, tu avais seize ans ; l'effervescence de la jeunesse m'avait entraîné à des plaisirs grossiers... Je sortais des Pages pour entrer aux Gardes ; tu étais venue passer l'été chez ma grand'mère, dans son château du Berry ; je m'y trouvais, profitant d'un congé de quelques mois : dès l'enfance, nous nous tutoyons ; notre familiarité a continué ; vos parents nous regardaient comme frère et sœur, aucune surveillance ne nous gênait ; aussi, que de longues promenades sous les vieux marronniers, durant la chaleur du jour ! Et nos lectures sous le rocher du grand bois, auprès de la petite rivière ! toi, assise sur le banc rustique, travaillant à ta broderie ; moi, couché sur la mousse, à tes pieds, te lisant *Paul et Virginie* !

O nos longues soirées dans le petit salon bleu, lorsque par de belles nuits d'été, ma grand'mère, afin de mieux jouir de la vue du parc éclairé par la lune, faisait emporter les lumières ; nous restions ainsi dans l'ombre, au foud du salon, moi près de toi, ta main dans la mienne, tous deux silencieux, pensifs et parfois frémissants d'ivresse, lorsqu'à la dérobée, nos lèvres se pressaient dans l'obscurité... O nos rendez-vous du matin, dans le chalet des acacias, lorsque tu arrivais furtive, vêtue d'un peignoir blanc, tes petits pieds trempés de la rosée du gazon, et ton front moite de la précipitation de ta course ; et nos entrevues dans la chambre aux tapisseries, où l'on arrivait par un couloir secret, construit sans doute pour la facilité des amours d'un des anciens maîtres du château.

Et nos sermens éternels, sincères comme notre cœur, et écrits de notre sang, car tu voulais aussi piquer d'une aiguille un de tes jolis doigts, afin d'écrire sur ce feuillet que je viens de brûler : *Julie est à Fernand pour la vie* ; et nos boucles de cheveux échangés ! et ces nœuds de rubans fanés, et ces petites fleurs desséchées, trésors chéris des jeunes années !

si longtemps conservés ! maintenant, il ne reste de vous qu'un peu de cendre...

Adieu, Julie, adieu aux souvenirs de ces quatre mois, si pleins de cet amour enchanteur... doux et serein comme un beau jour du printemps de la vie... Adieu, Julie... Je t'ai revue depuis, épouse honorée, mère tendrement aimée ; une amitié sérieuse a remplacé notre amour.

Adieu à toi, HENRIETTE, toi qui la première m'as fait connaître les tourmens de la jalousie que peut inspirer un mari, sans compter les tribulations des liaisons adultères.

Ton mari était jeune et beau, tu tremblais de voir notre secret découvert ; aussi, que de longues heures passées par moi dans l'attente et l'anxiété, lorsque caché derrière les persiennes grises du petit appartement ignoré, où nous nous donnions nos rendez-vous, j'épiais, au loin, ton arrivée ; quel battement de cœur, lorsque je voyais venir un fiacre à stores baissés, quelle angoisse si quelqu'un des rares passans semblait examiner ce fiacre. Plus de doute, tu étais épiée, suivie, perdue ! Immobile à la fenêtre, mon cœur palpitait d'effroi. Mais non, frayeur vaine, le passant s'est éloigné indifférent ; le fiacre s'arrête à la petite porte ; je te vois descendre de voiture, ton voile baissé ; tu entres, je cours à ta rencontre, je te reçois dans mes bras.

— J'ai à peine une heure à te donner, — me dis-tu d'une voix précipitée.

Mais quelle âcre et violente volupté dans ce mélange de terreur et d'amour passionné ; on vit des jours, des années, durant une seule de ces heures...

Et cette soirée solennelle, effrayante, du 17 avril...

Ton mari entre dans ton salon, je m'y trouvais seul avec toi ; il me montra une de mes lettres, et me dit :

— Connaissez-vous cette écriture ?

— Oui, monsieur.

— Votre heure demain, monsieur ?

— La vôtre.

— A neuf heures, à Vincennes.

— Tu tombas sans connaissance ; je courus à toi.

— Sortez, monsieur, — me dit-il, — c'est à moi de secourir ma femme.

Le lendemain j'avais la cuisse traversée d'une balle, et tu partais pour l'Italie avec ton père et ta mère.

Je viens de voir brûler lentement la lettre que tu m'écrivais pendant cette nuit sinistre qui précédait mon duel du lendemain avec ton mari.

Quelle douleur déchirante !... que de terreurs, que de larmes, que de remords !... Tout cela palpitait saignant dans ces lignes incohérentes.

Et pourtant l'on survit à une nuit pareille...

L'on oublie ces tortures, qui semblaient devoir vous briser...

Il y a deux ans, je t'ai revue, encore embellie, et souriant à un autre amant.

Adieu à toi, ROSA ; ton mari n'était ni beau, ni jeune, ni jaloux, ni farouche ; ta liberté était entière, trop entière, car certaines difficultés servent d'aiguillon, tandis que trop de liberté amène parfois, sinon la satiété, du moins des contrastes étranges... comme si parfois l'âme humaine se trouvait écrasée par la plénitude, par la grandeur de sa félicité.

Je me rappelle ce fait singulier auquel cette dernière lettre de toi, que je viens de voir s'évanouir en fumée, faisait une pénible allusion.

C'était dans la première ardeur de mon amour pour Rosa. Depuis quelque temps, nous rêvions notre idéal : passer une journée et une nuit dans la maison de campagne du père de Rosa, ravissante habitation située dans la vallée de Montmorency, où Rosa avait été élevée ; il fallait profiter d'une absence du père de ma maîtresse et trouver un prétexte suffisant pour me permettre de passer la nuit à Saint-Preuil, après y être venu simplement en visite. Ces difficultés furent surmontés ; une lettre de Rosa, tout à l'heure brûlée, m'avertit de l'absence de son père.

Le lendemain, j'arrivai à Saint-Preuil par une délicieuse matinée de juin ; l'air était tiède, le soleil voilé ; j'étais à cheval, suivi d'un domestique ; je ne connaissais pas cette habitation, véritable nid de fleurs, enfoui au milieu d'une végétation magnifique et dominant une vallée comparable aux sites les plus pittoresques de la Suisse.

Rosa, encore embellie par le plaisir de voir notre rêve réalisé, vint au-devant de moi sur le perron ; puis me conduisit dans une salle à manger d'été, ronde rustique couverte en chaume, et dont le treillage disparaissait sous une masse embaumée de chèvrefeuilles de l'Inde en pleine floraison.

Après un déjeuner composé d'œufs frais, de laitage et de fruits, Rosa me fit voir en détail cette élégante et somptueuse demeure où s'étaient passées ses jeunes années. Elle me conduisit dans sa chambre de jeune fille, où vivaient encore ses souvenirs de quinze ans qui se retrouvaient aussi à chacun des pas que nous fimes ensuite dans un parc magnifique ; une large rivière anglaise le traversait. Je montai avec Rosa dans un bateau, et nous nous laissâmes aller au courant de l'eau, sous les épais ombrages de saules pleureurs, de tamarins et de cyprès chauves, qui couvraient cette rivière d'une voûte de verdure impénétrable ; ensuite nous rentrâmes pour faire une promenade dans la forêt de Saint-Leu ; Rosa était charmante en habit d'amazone, et montait merveilleusement bien à cheval ; nous partîmes

seuls. Elle montait sa jument favorite, *Ophélie*. Les ombreuses et immenses allées de la forêt, tapissées d'un gazon fin et doux, nous offraient des perspectives interminables. Quelquefois nous mettions nos chevaux à un galop très lent, et, la main gauche de Rosa serrée dans ma main droite, nous chevauchions ainsi doucement sur cette pelouse assombrie par le feuillage des chênes séculaires; tantôt mettant nos chevaux au pas dans quelque petite allée touffue et solitaire, j'enlaçais d'un de mes bras la taille souple de Rosa, qui se renversait en arrière sur sa monture, et nous échangeons un baiser.

Oh! pendant ces heures fortunées, que d'amoureux enfantillages, que d'élan de cœur, que de tendres paroles! J'avais vingt-quatre ans, elle en avait à peine vingt.

Nous revînmes à Saint-Preuil par la lisière du bois, admirant, en amans et en artistes, les mille accidens de lumière et d'ombre projetés dans la vallée profonde par le lent abaissement du soleil à son déclin.

A notre retour, un dîner recherché nous attendait; pendant que je m'habillais, Rosa fit une toilette de campagne ravissante de fraîcheur et d'élégance; jamais, je crois, je ne l'ai vue plus jolie; l'animation piquante habituelle de sa physionomie s'était, je ne sais pourquoi, voilée d'une sorte de mélancolie douce; je me sentais sous la même impression, sans me l'expliquer davantage, car vers la fin de notre promenade, nous, ordinairement si jaseurs et si gais, nous étions sans raison devenus silencieux et pensifs. Nous dinâmes tête à tête; tout ce que le goût le plus délicat et le plus friant, l'élégance la plus rare, pourraient imaginer ou rêver, se trouvait réuni dans cette salle à manger, aux panneaux encadrés d'or, représentant des oiseaux, des fruits et des fleurs, d'un coloris non moins frais que la montagne de roses, de géraniums et d'azalées que nous voyions à travers les fenêtres ouvertes, dominant une vasque de porphyre d'où retombait une eau argentée dans un vaste bassin de marbre blanc.

Vers la fin du dîner, un des gens de Rosa vint, tout éfaré, m'apprendre que mon groom venait de recevoir un horrible coup de pied de cheval. (C'était le prétexte convenu, et mon jeune drôle joua, du reste, parfaitement cette comédie.) Le dit groom avait été charitablement transporté dans une chambre des communs; je devais retourner à Paris à cheval. Rosa me dit devant ses gens que je ne pouvais songer à emmener ce pauvre garçon dans un si pitoyable état, qu'il fallait me résigner à passer la nuit à *Saint-Preuil*, où elle m'offrirait l'hospitalité, et que je partirais le lendemain.

Le prétexte était suffisant, j'acceptai et allai philanthropiquement visiter mon groom. Le drôle poussait des cris atroces, jurant qu'il

avait au moins trois ou quatre côtes d'enfoncées, mal d'autant plus dangereux qu'il était moins apparent; je laissai ce garçon entre les mains de ses confrères de l'écurie, et j'allai rejoindre Rosa.

Le café, les glaces étaient servis hors et assez loin de la maison, dans un petit pavillon chinois d'où l'on découvrait toute la profondeur de la vallée.

C'était une vue magnifique; le soleil couché depuis quelque temps avait fait place à la lune alors dans tout son éclat; le ciel, nuageux durant la journée, s'était éclairci; des milliers d'étoiles diamantées ajoutaient à la clarté de cette nuit splendide. A nos pieds, nous apercevions le vallon argenté par la lumière sidérale; à l'horizon les collines bleuâtres couvertes de grands bois, d'un vert sombre; c'était partout un silence profond, seulement interrompu çà et là par les sonores modulations des chants des rossignols; la senteur des fleurs du jardin embaumait l'air, une demi-obscurité régnait dans le pavillon, au fond duquel j'étais assis avec Rosa; nous étions seuls, jeunes, amoureux et libres. Cette journée, cette nuit, si longtemps, si impatiemment désirée, nous l'avions à nous, tout à nous: les merveilles de la nature, la beauté de la saison, tout ce que le luxe et l'élégance peuvent ajouter à l'enivrement des sens, nous entourait... et pourtant, contradiction étrange, fatale peut-être, au bout d'un long silence, Rosa et moi, sans avoir échangé une seule parole, nous nous mimes tous deux à pleurer... en proie à une indéfinissable et accablante tristesse.

— Qu'as-tu Rosa?... — lui demandai-je.

— Rien... mais j'ai, sans savoir pourquoi, besoin de pleurer... Et toi?

— Moi aussi, Rosa... Mais qu'avons-nous à être ainsi tristes?

— Je ne sais, Fernand...; peut-être notre bonheur est-il trop grand... il nous accable.

Rosa disait vrai.

Il est des félicités si grandes que l'âme humaine est parfois écrasée par leur grandeur même.

L'entretien qui suivit ce double aveu fut profondément mélancolique. Rosa me parla longtemps de sa mère, morte depuis quelques années. Ces souvenirs attendrissants firent de nouveau couler ses larmes.

A dix heures, le thé nous trouva, non moins tristes, et cette nuit, si passionnément attendue, fut plus mélancolique encore que la soirée.

Adieu donc à toi, Rosa... Heureusement, nos mélancolies étaient rares, et ce trop plein de félicité ne débordait pas toujours en larmes, témoin cette clé d'une des portes du parc de *Saint-Preuil*, que je viens de retrouver parmi mes reliques; témoin cette petite maison cachée dans les grands arbres, rustique et dé-

labrée au dehors, mais à l'intérieur véritable petit *Eden*, dont la porte s'ouvrait à toi, lorsque, sortant de ton parc en prenant le petit sentier des *Aliziers*, tu venais passer de si longues heures dans notre réduit champêtre... où j'ai habité solitaire pendant deux étés, inconnu de mes voisins.

Je viens de brûler, avec ces lettres, une collection de journaux de tous pays, qui, dans toutes les langues d'Europe, chantaient ta gloire et ta beauté, ô *FANNY*, la célèbre danseuse! Adieu à toi, dont les populations enivrées traînaient la voiture triomphale, après t'avoir applaudie avec frénésie sur les théâtres des deux mondes! Tu marchais sur l'or et sur les fleurs dont on semait ta route. Ton nom, à l'égal des noms les plus illustres, était dans toutes les bouches. Tu as eu, à tes pieds charmans, je ne sais combien d'espèces de rois, rois des peuples, rois de l'argent, rois de l'intelligence, rois des arts, et, pendant six mois, j'ai été, disais-tu, *ton maître!*...

Adieu à toi, *Fanny*, bonne et amoureuse fille! Durant *mon règne* éphémère, tu m'as fait hommage de tous tes succès; je n'ai qu'un reproche à adresser à ta mémoire, hélas! J'ai reconnu, qu'à moins d'avoir au front une de ces couronnes diverses que tu foulais au pied, être l'amant d'une danseuse ou d'une chanteuse en vogue, c'est s'abandonner soi-même et perdre jusqu'à son nom; on n'est plus soi, on n'est que l'amant de la célèbre \*\*\*; ses succès sont les vôtres, mais ses revers sont aussi les vôtres, témoin ce soir, *Fanny*, où tu avais moins admirablement dansé que de coutume dans le ballet nouveau; aussi m'a-t-il été dit au foyer, très sérieusement par des habitués de l'Opéra:

« — Mon cher, *vous* avez été faible dans le pas de guirlandes; on s'attendait à mieux. Il vous faut au plus tôt, mon cher réparer *vo*tre échec... Pour une immense renommée comme la *vôtre*, ne pas progresser, c'est reculer. Songez à cela, mon cher! »

Adieu à toi, *BERTHE*, dont les aïeux étaient déjà nommés du temps de *Saint Louis*; ton nom de fille et ton nom de femme comptaient parmi les plus illustres noms de notre histoire. Tu m'as aimé par caprice, moi par vanité. N'était-elle pas triomphante, cette vanité, lorsque la descendante des anciens preux, la noble épouse d'un des plus grands seigneurs de France me disait:

— Je t'aime... Parle... ordonne... je suis à toi..., comme l'esclave est à son seigneur.

— Moi, votre seigneur! Oh! madame la duchesse, y pensez-vous? Moi, qui ai pour aïeux des échevins et des prévôts des marchands moi, votre seigneur! Et vous prononcez ces paroles devant je ne sais combien d'aïeux et d'aïeules à la mine orgueilleuse, farouche ou austère, dont les portraits ornent votre salon! Ici, des hauts barons, des sénéchaux, des con-

nétables, des cardinaux, des maréchaux; là, des abbesses, des amirales, des connétables et des maréchaux... Aussi, en te serrant dans mes bras, ô *Berthe*! il me semblait que du haut de leurs cadres blasonnés dix siècles de notre histoire nous contemplaient!

Adieu, lettres satinées, timbrées d'une couronne ducal! adieu, ce *las* d'amour fait de tes cheveux noirs, ô *Berthe*, et dont les attaches d'or, par une remémorance d'antique chevalerie, avaient été, selon ton vœu, rivées en *emprise* à l'entour de mon poignet pour l'éternité; et elle a duré ce que dure l'éternité des amours. Adieu donc, *Berthe*, adieu à toi!

Adieu à toi, *CÉSARINE*... la belle, la passionnée! Mais à ce souvenir mon cœur se serre, s'attriste. Deux années se sont passées depuis la mort d'*Hyacinthe*; et je ne puis me rappeler cet amour sans une tristesse amère.

Pauvre *Hyacinthe*! cœur angélique, âme délicate et charmante, esprit enchanteur, comme nous disions avec *Césarine*.

Tout-à-l'heure en brûlant tes lettres, j'ai retrouvé ce vélin, déjà un peu jauni par les années, où tu avais écrit pour moi dans notre adolescence, pauvre *Hyacinthe*, ce tendre et naïf apologue du *Roitelet* et du *Faucon*.

Hélas! toi seul a tenu ton serment... *Le petit roitelet a aimé son ami jusqu'à la mort.*

Qu'est devenue *Césarine* et mon enfant, je l'ignore; pendant un mois mes recherches ont été vaines... puis je suis parti pour l'Italie.

Le souvenir de ma liaison avec *Césarine* m'a engagé à relire les pages du journal écrit par moi à cette époque.

De cette lecture, il résulte que je m'applaudis de plus en plus, et pour moi et pour *Césarine*, de ne pas avoir accompli la promesse faite à *Hyacinthe* mourant...

Avec mes doutes, le caractère et la nature de *Césarine*, quel enfer eût été notre mariage! Je lui aurais fait sans doute des infidélités nombreuses... et aujourd'hui, j'éprouverais la même satiété... le même épuisement de cœur... et des sens...

Et alors, par quels entraînements, par quels désordres cette femme emportée n'aurait-elle pas répondu à mon inconduite?

Aujourd'hui que ma jeunesse est usée, aujourd'hui que mon seul désir est de passer mon âge mûr et ma vieillesse avec une femme près de qui je trouve repos, bonheur et sécurité, je serais donc à jamais enchaîné à *Césarine*... ou bien, séparé d'elle: mais inapte à me marier, et forcé de chercher dans une union bâtarde le calme et les soins dont j'ai tant besoin?

En relisant le journal d'autrefois, où je me reproche amèrement mon indigne abus de confiance envers *Hyacinthe*, trahison que j'a-

vais tenté de masquer sous des paradoxes, je retrouve ce passage : « *Qui sait, enfin ! peut-être, moi aussi, je me marierai un jour ? De quel terrible à propos ces pages de ma vie de garçon deviendraient alors !* »

Je me demande en vain le sens que ma pensée attachait alors à ces mots prophétiques.

Voulais-je dire qu'ayant trompé Hyacinthe, je n'aurais pas le droit de me plaindre si j'étais trompé à mon tour ?

Ceci est spécieux, mais très faux ; le mal que l'on a fait ne légitime pas le mal que l'on vous fait ; la vie n'est pas, heureusement, un échange de représailles ; la justice, l'équité, la morale ont des droits éternels.

J'ai abusé de la confiance d'Hyacinthe, c'est un tort, je le confesse ; je l'ai expié par d'amers regrets ; mais quelle qu'ait été ma conduite passée, quelle que soit le nombre des maris que j'ai trompés, je serais dans mon droit de me montrer sensible, plus sensible que personne à un outrage conjugal ; j'en voudrais tirer une éclatante vengeance.

Et d'ailleurs, je me marie avec la ferme assurance de rester fidèle à ma femme, que ce soit par devoir ou par satiété, peu importe ; j'ai le droit d'exiger une fidélité égale à la mienne, je dirai même supérieure à la mienne, car, évidemment, les mœurs, les habitudes, les lois inexorables de l'humanité, ont creusé un abîme entre la condition de l'homme et celle de la femme.

Cela est si vrai que l'adultère de la femme a pour justicier et exécuteur souverain, sans appel..., le mari qui peut punir de mort la coupable... tandis que l'adultère du mari, hors du domicile conjugal est regardé comme absolument sans conséquence.

Cette légitime différence existe partout : ainsi une jeune fille qui aurait, je suppose, vécu seulement pendant un mois la vie que j'ai menée pendant dix ans, serait à jamais déshonorée, perdue, et, si elle prétendait à un mariage convenable, on n'aurait pas assez de huées pour la ridicule audace de sa prétention. Tandis que tous les gens honnêtes et sensés trouveront, au contraire, parfaitement légitime et sage qu'un homme avec mes antécédents se marie comme je fais.

Bien plus, la famille d'Albine elle-même, grâce aux renseignements pris par elle auprès des gens les plus recommandables, n'ignore pas mon passé ; car, sans être instruite du nombre et du nom de mes maîtresses, elle sait du moins que j'ai beaucoup aimé, trop aimé peut-être, et ceci rassure cette famille ; elle voit là, avec raison, un gage de sécurité pour l'avenir de sa fille.

Je ne me trompe donc pas en disant que la condition morale des femmes est complètement différente de la nôtre ; ce qui est flatteur pour notre réputation d'homme du monde se-

rait mortel à leur réputation d'honnête femme.

Je n'ai donc aucun reproche à me faire, aucun scrupule à ressentir, en épousant une jeune fille dont le cœur est pur et vierge de tout amour, moi, dont le cœur est usé par toutes les ivresses de l'âme et des sens.

Je défie le plus rigoriste des hommes de blâmer ma conduite, de tout point conforme aux usages, aux mœurs, à la loi et à la religion, car je ne sache pas que l'officier civil ou le prêtre se refuse jamais à consacrer une union parce que le fiancé aura eu plus ou moins de maîtresses.

Et il doit en être ainsi ; nous tomberions sans cela dans une épouvantable dissolution de mœurs, dans l'état sauvage ; supposez, en effet, que les faiblesses amoureuses de la femme, avant son mariage, soient regardées comme aussi indifférentes que les bonnes fortunes du célibataire ? Où irions-nous ? droit à *Ota-hiti*.

Non, non, Dieu merci, il n'y a aucune parité entre la morale qui régit la conduite de la femme et notre morale à nous autres.

Après ces réflexions, qui non seulement ont corroboré mes convictions, mais m'ont encore donné la mesure de mes droits, j'ai clos le passé en écrivant les lettres suivantes à mes deux dernières maîtresses, afin d'entrer loyalement dans la vie conjugale et de briser tout autre lien.

« Ma chère Eulalie, vous vous étonniez de mon long silence. En voici la cause : JE ME MARIE.

» Je préfère vous dire la vérité sans détours, sans précautions et aussi sans excuses.

» Je connais la fermeté de votre caractère, la justesse de votre esprit, je suis donc certain que ma conduite ne m'attirera aucune réclamation de votre part.

» De toute façon, depuis bientôt dix-huit mois qu'elle dure, notre liaison devait bientôt toucher à sa fin ; vous m'eussiez quitté pour prendre un autre amant ou pour vous consacrer tout entière à votre mari et à votre fille ; j'aurais accepté votre décision sans me plaindre... je ne dis pas sans regrets et sans chagrin.

» Et puis, enfin, je suis arrivé à un âge où il faut que l'avenir se fixe et se dessine d'une façon honorable et durable.

» Depuis longtemps, je sentais le besoin d'une vie calme et régulière ; le refroidissement dont vous vous plaigniez souvent dans ces derniers temps n'avait pas d'autre cause.

» Je me félicite de ce que les exigences de la santé de votre fille vous ont conduite à *Vichy* : il me sera moins pénible de vous écrire ma résolution que de vous la faire connaître de vive voix.

» Votre absence aura ainsi servi de transition naturelle à notre rupture...

» Adieu et pour toujours, adieu, ma chère Eulalie ; j'ai ce soir tout brûlé, soyez sans inquiétude, l'on peut, vous le savez, se fier à ma parole ; j'ai la prétention fondée, je crois d'être un galant homme. Cette dernière lettre vous parviendra comme toujours, sous le couvert de votre femme de chambre ; ne me répondez pas, je vous prie, car lorsque vous lirez ceci, je serai marié... et loin de Paris que je quitte. Vous comprendrez d'ailleurs qu'une lettre de vous, pouvant s'égarer, risquerait de jeter le trouble ou la méfiance dans une union qui doit assurer le repos et le bonheur de ma vie.

» Toujours à vous quand même,

F. D.

En outre de cette maîtresse en titre, comme on dit, j'avais depuis quelque temps enlevé à sa boutique de parfumerie une charmante petite fille, dont la mine fuyonne, le corsage agaçant, et surtout les magnifiques cheveux roux, avaient été le dernier caprice de ma jeunesse expirante.

J'écrivis cette seconde lettre à Mlle Mariette Hubert :

« Chère enfant, tu trouveras ci-joint six billets de mille francs ; je te laisse un joli mobilier, de l'argenterie, des bijoux ; joins à cela de la conduite, et tu pourras tranquille attendre des temps meilleurs.

» Des raisons inutiles à t'expliquer m'obligent à te quitter et à te rendre à la liberté de faire le plus d'heureux possible... Si tu es raisonnable..., si tu ne cherches pas à me voir, tu peux compter sur un nouveau souvenir de moi (six autres billets de mille francs) d'ici à peu de temps... Si, au contraire, tu tentais de me revoir, je te retire le mobilier (le bail étant à mon nom), et jamais tu n'entendras parler de moi.

» Prends donc le meilleur parti, celui d'être ce que tu as toujours été, une bonne petite fille, et tout ira pour le mieux.

» Adieu, chère enfant.

F. D.

Huit jours après cette soirée des *Cendres*, j'étais marié à Albine Chevrier.

## XXVII.

Septembre 1828.

Depuis hier je suis marié.

Je trouve très utile, pour le présent et pour l'avenir, de continuer ce journal commencé pendant ma vie de garçon.

Il ne faut pas se le dissimuler, telle soit la confiance méritée que l'on ait dans sa femme, il est toujours essentiel de savoir, autant que possible, tous ses actes, toutes ses pensées, afin de

la pénétrer à fond, et de régler notre conduite sur la sienne.

Cette connaissance approfondie de la vie d'une femme ne peut s'acquérir que par une constante et minutieuse observation. Or, si l'observateur, tel attentif qu'il soit, se fie seulement à sa mémoire, ses remarques d'aujourd'hui, ou ses impressions d'hier, seront demain oubliées ou confondues dans son esprit, tandis que notant, au contraire, immédiatement les choses dont nous sommes frappés, ces souvenirs, placés comme autant de points de repère, vous servent à un moment donné, de fil conducteur pour découvrir la vérité lorsqu'il est de notre intérêt de la connaître.

Presque toujours les mystères du présent s'expliquent par la connaissance du passé ; aussi, remontant des effets aux causes, grâce à mon *memorandum*, je ferai comme ces marins, qui, au moyen de leur livre de *loch*, où sont consignées toutes les observations recueillies durant le voyage, se rendent toujours un compte rigoureusement exact de leur situation présente.

Ainsi, ce *memorandum*, commencé il y a deux ans, dans un but de comparaison et de curiosité frivole, doit être le *vade mecum* ou, comme disent les marins, le livre de *loch* de ma vie conjugale ; c'est donc pour moi un impérieux devoir de le continuer.

Hier soir, après un long et insupportable dîner, avant-dernier acte d'une journée de mariage, Albine, accompagnée de sa mère, est venue passer sa première nuit chez moi. Ce matin, à midi, nous partons pour ma terre du Berry.

Mme Chevrier, ma belle mère, après avoir une dernière fois embrassé sa fille, l'a conduite et laissée dans la chambre nuptiale où je devais aller bientôt la rejoindre.

J'ai entendu de soi-disant philosophes se révolter de ceci : « A savoir que l'une des monstrueuses conséquences des mariages de *convenance* (formant, après tout, la majorité des unions conjugales) était de jeter brusquement dans les bras d'un homme une jeune fille qui, la veille, qui une heure avant cet abandon forcé de tout elle-même, osait à peine, selon les principes de son éducation, arrêter ses regards sur ce même homme. »

Les susdits philosophes voient dans cette soudaine conclusion du mariage une barbarie et une impudicité révoltante ; ils peignent la chasteté d'une jeune fille émue, tremblante, remplie d'angoisse, souvent de frayeur, à cette pensée : que ce voile de pudeur, dont elle s'enveloppait même aux yeux d'une sœur ou d'une compagne, va être grossièrement déchiré au nom de son droit d'époux par un homme à peu près inconnu.

De ces monstruosités signalées par eux, les

susdits philosophes concluent et affirment qu'à partir de leur nuit de noces, beaucoup de femmes éprouvent pour leur mari un éloignement, un dégoût, et même une aversion insurmontable, et que telle est souvent la cause des adultères qui déshonorent tant de ménages.

A mon avis, ces philosophes raisonnent comme des... philosophes qu'ils sont...

Le mariage n'est pas du tout un lien ou un prétexte de plaisir amoureux.

Le mariage est une vie de devoirs austères et de sacrifices, surtout de la part de la femme : témoin la maternité, qui ne s'accomplit qu'au milieu de douleurs atroces, et qui exige une abnégation continuelle.

Je ne m'étonne donc pas, je m'applaudis presque de la morne indignation qu'Albine m'a témoignée ce matin par un sombre et dédaigneux silence, lorsque je l'ai quittée. A voir sa douloureuse confusion, son muet désespoir, on eût dit qu'elle avait à me reprocher un outrage infâme ; mais ce ressentiment passager oublié, elle ne verra plus en moi que l'ami, que le frère, que le compagnon sérieux de sa vie sérieuse. Mon but aura été atteint ; et ses occupations de maîtresse de maison, les soins qu'elle me donnera, ses pratiques fréquentes de dévotion, feront d'elle la plus raisonnable, la plus honnête femme du monde.

La prudence et mon expérience des femmes m'ont conseillé une mesure futile en apparence, et cependant fort importante.

J'ai donné à Albine une femme de chambre choisie et éprouvée par moi : elle se nomme Mme Claude. Elle a toujours servi d'excellentes maisons, entre autres chez Mme la duchesse de\*\*\*, une ancienne maîtresse à moi, où je l'ai connue et appréciée ; elle a quarante-cinq ans ; elle est très laide, très intéressée, mais aussi souple qu'insinuante et adroite. Il y a huit jours, elle a su se faire agréer et accepter par Albine et par sa mère. J'étais bien entendu, censé absolument étranger à cette démarche, convenue d'avance entre moi et Mme Claude ; aussi, pour mieux cacher mon jeu, j'ai paru peu enthousiasmé du choix d'Albine, me récriant sur l'âge et sur la disgracieuse figure de sa nouvelle femme de chambre ; à quoi Mme Chevrier m'a sagement répondu, à la grande satisfaction de sa fille, — « que l'on devait être plus en confiance et en sécurité avec une femme de chambre d'un âge mûr et d'un extérieur peu attrayant, qu'avec une jolie fille souvent étourdie et disposée à se laisser conter fleurette ; » j'ai paru céder à ses raisons, tout en continuant de me montrer d'une grande froideur envers Mme Claude, ma créature dévouée.

J'ai vu tant de femmes de chambre posséder les amoureux secrets de leurs maîtresses ; cette complicité (bien qu'elle ait ses dangers) aplanit tant de difficultés, permet tant de se-

crets, et concourt enfin tellement au stupide aveuglement du mari, que j'ai fait acte de haute prudence en attachant Mme Claude au service de ma femme.

Certes, je suis loin de croire Albine capable de jamais me tromper ; je ne l'aurais pas épousée sans cette foi en elle. Nous devons vivre à la campagne, dans une solitude à peu près complète. Je suis très observateur et je ne crois pas avoir été jamais trahi par une femme, si rusée, si fourbe qu'elle ait été, sans avoir senti ou deviné la trahison ; mais enfin, il vaut toujours mieux, pour mille raisons, mettre dans l'intimité domestique de ma femme quelqu'un à ma dévotion.

Puis, avec son éducation bourgeoise (dont je suis enchanté) Albine devra être assez familière avec sa camériste ; l'isolement où nous vivrons augmentera forcément cette familiarité. Or, Mme Claude est si insinuante, que je ne lui donne pas un mois pour avoir gagné la confiance absolue de sa maîtresse.

J'aurai pour maître d'hôtel et homme de confiance, mon valet de chambre Dupin, homme intelligent, sûr, discret, et qui est à mon service depuis dix ans, pendant lesquels il m'a donné les preuves du plus entier dévouement ; lui et Mme Claude surveilleront les autres domestiques qui ne sont pas de notre service intime.

Je ne doute pas de l'avenir, je suis certain de trouver le bonheur dans cette union, grâce à la manière dont je comprends le mariage ; cependant, s'il devait en être autrement, j'aurai du moins la conscience, en relisant ces lignes et celles que j'écrirai de nouveau, d'avoir pris toutes les sages précautions, toutes les prudentes mesures que l'expérience de la vie et que la connaissance des femmes peuvent suggérer à un homme.

Orléans. — Septembre 1823.

Ce matin, nous sommes partis de Paris en poste, Albine et moi, dans mon coupé de voyage ; Dupin et Mme Claude dans le cabriolet de derrière. Je viens de conduire ma femme dans l'une des deux chambres que j'ai demandées à l'auberge. Me voici chez moi.

Rappelons-nous bien les souvenirs de cette journée ; ils sont intéressants et significatifs.

M. et Mme Chevrier sont venus déjeuner ce matin chez moi, pour faire leurs adieux à leur fille ; ils ont encore très cordialement insisté sur leur désir de venir nous rejoindre très prochainement à la Riballière : je me suis défendu, non moins cordialement, contre leur insistance, objectant et exagérant, outre mesure, le délabrement du château, affirmant que ma femme et moi nous aurions à peine deux

chambres, en attendant que l'habitation fût remeublée.

Quoique plausible, l'excuse n'a été cependant acceptée qu'à grand'peine ; mon sot beau-père faisant le rustique, le grognard, rappelait d'un air capable qu'il avait suivi l'armée lors de la campagne de Prusse, en 1812, comme munitionnaire général, et parlait de bivouaquer n'importe où ; tandis que ma chère belle-mère, non moins héroïque (elle avait rejoint son mari à Breslau, pendant la guerre), devait se contenter de la moindre mansarde. Je me suis rabattu sur mon affectueux respect, qui, à aucun prix, ne me permettait de recevoir les parens de ma femme d'une manière indigne d'eux ; aussi étais-je bien décidé à ne leur faire les honneurs de la Riballière que lorsqu'ils pourraient y loger convenablement.

Pendant le déjeuner, Albine a été morne et silencieuse, ses yeux fuyaient les miens : deux ou trois fois je me suis aperçu qu'elle contenait ses larmes prêtes à couler.

A onze heures, le bruit des chevaux de poste entrant dans la cour a donné le signal des adieux. Les adieux ont été entre Albine, sa mère et son père, ce que sont toujours ces adieux, mêlés de larmes, d'embrassements, de protestations de tendresse, de promesses de s'écrire et de se revoir le plus tôt possible. J'éprouvais, je l'avoue, beaucoup moins d'attendrissement que d'impatience de voir le terme de cette scène, et de me sentir en libre possession de ma femme.

Dieu merci, au bout de dix minutes, la portière de la voiture s'est refermée sur nous, et Dupin, montant sur son siège, a dit aux postillons : — Route d'Orléans, cinquante sous de guide... et bon train !

Les quatre chevaux sont partis rapidement, Albine s'est encore penchée une fois à la portière, afin d'adresser du geste un dernier adieu à son père et à sa mère ; puis elle s'est rejetée dans le fond de la voiture en fondant en larmes et cachant sa figure dans son mouchoir.

C'est ainsi que je t'ai quitté, ô Paris ! toi si longtemps le centre de mes plaisirs, la ville dorée de ma jeunesse, je t'abandonne pour toujours et sans regret, de même que le comédien, sentant le déclin de son talent, abandonne sagement le théâtre où il a longtemps brillé.

Albine pleurait toujours, je la laissai à son silence et à ses larmes jusqu'après notre second relai.

Je m'attendais au chagrin d'Albine, je voulais le laisser s'épancher et s'user.

Cette séparation devait être sans doute pénible pour ma femme, quoique son père et sa mère ne fussent pas de ces pères et mères qui inspirent une idolâtrie légitime ; il y avait en-

tre leur fille et eux cet échange de tendresse banale, résultant plutôt de l'éducation et de l'habitude, que de ces affections profondes, motivées par une tendresse à la fois intelligente et passionnée, ou par ces dévoûmens sublimes qui parfois élèvent si haut le sentiment familial.

De plus, le chagrin d'Albine se compliquait de ses divers ressentiments contre moi, au sujet de notre nuit de noces. Avant notre départ, j'avais eu le temps de demander à Mme Claude ce qu'elle avait observé dans la physionomie ou dans le langage de sa maîtresse pendant le temps où son service l'avait retenue seule auprès de ma femme.

Voici la réponse de Mme Claude :

« Quand je suis entrée chez madame, elle était en robe de chambre, assise dans un fauteuil, ses coudes sur ses genoux, son front dans ses mains, immobile comme une statue, elle n'a pas bougé lorsqu'elle ma vue.

« Madame veut-elle s'habiller ? — lui ai-je dit. — Je me permets de rappeler à madame qu'elle doit partir à onze heures avec monsieur, et qu'il est déjà neuf heures.

« Madame n'a pas paru m'avoir entendue, car elle est restée assez longtemps sans me répondre ; puis elle m'a dit, comme si elle se fût réveillée en sursaut :

« Ma bonne Mme Claude, est-ce que vous avez une fille ?

« — Je croyais avoir déjà eu l'honneur de dire à madame que j'étais veuve et sans enfans...

« — Tant mieux pour vous, ma pauvre madame Claude, car si vous aviez une fille... vous l'auriez mariée, sans doute ?

« — Oui, madame, car à en juger par madame..., le mariage, c'est le bonheur...

« — Certainement, madame Claude, — m'a répondu madame avec un sourire d'une tristesse dont je ne peux donner idée à Monsieur. — Certainement, c'est le bonheur...

« Et jusqu'au moment où la mère de madame est entrée dans la chambre où toutes deux sont restées seules, madame ne m'a pas dit un mot, pendant que je l'habillais ; elle était comme affolée, elle ne semblait pas dans son état naturel ; aussi, je n'ai pas osé adresser la parole à Madame, de crainte de l'importuner et de la mettre en défiance de moi. »

Ce récit de Mme Claude a confirmé mes prévisions et mes espérances ; je me basai sur cette conviction pour avoir avec ma femme l'entretien suivant, lorsque, deux heures après notre départ de Paris, je rompis le silence que nous avions gardé jusqu'alors.

## XXVIII.

Tel a été notre entretien ;

— Ma chère Albine, dis-je à ma femme, —

je comprends si bien le chagrin que doit vous causer votre première séparation d'avec vos excellens parens... que je n'ai ni voulu, ni osé, depuis notre départ, interrompre vos tristes pensées.

*Albine.* — Je vous remercie... monsieur, de votre discrétion...

*Moi.* — Monsieur... ? Cela est bien cérémonieux, ma chère Albine...

*Albine.* — Je ne vous appelais pas autrement hier. Ce n'est pas ma faute. Mais il m'est impossible de me familiariser plus vite.

*Moi.* — Je m'explique parfaitement votre réserve, ma chère amie ; permettez-moi seulement de ne pas l'imiter, et de ne pas vous appeler madame.

*Albine, avec un sourire amer, après un moment de silence.* — Ma permission ! C'est une plaisanterie, monsieur ? D'ailleurs, appelez-moi comme vous voudrez.

*Moi.* — J'ai tant d'affection pour vous, chère Albine, que je devine le fond de votre pensée.

*Albine.* — Tant pis pour vous, monsieur.

*Moi.* — Avant hier encore, sans être davantage familiarisée avec moi, vous m'appeliez : monsieur Fernand ; vous paraissiez satisfaite ; nous parlions en toute confiance de nos projets, et, sauf le chagrin très naturel que devait vous inspirer la pensée de quitter vos chers parens, ce voyage que nous faisons à cette heure ne semblait pas devoir vous déplaire.

*Albine.* — Il est vrai, monsieur... ; mais avant-hier...

*Moi.* — Avant-hier je n'étais que votre fiancé, et aujourd'hui je suis votre mari... Voilà mon crime, n'est-ce pas ? Vous ne me répondez rien ? J'ai deviné juste... Eh bien ! je vous promets que ce soir, à l'auberge comme plus tard chez vous, nos appartemens, quoique voisins, seront désormais séparés...

Ma femme m'avait silencieusement écouté, la tête baissée sous son voile, brusquement rabattu par elle, pour me cacher sans doute son embarras et sa pénible confusion ; mais lorsque je lui eus promis : qu'à l'avenir nos appartemens seraient séparés, elle tressaillit, releva la tête ; la sombre et amère expression qui jusque là avait contracté ses traits s'effaça peu à peu, et elle me dit d'une voix légèrement altérée :

— Vous me promettez que toujours nos appartemens seront séparés ?

*Moi.* — Je vous le jure.

*Albine.* — Que jamais vous n'entrerez chez moi, la nuit ?

*Moi.* — Jamais.

*Albine.* — Réfléchissez à votre promesse ; car, je vous le jure à mon tour, je me tuerai plutôt !

*Moi.* — Je vous en conjure, fiez-vous à ma parole.

*Albine, après un long silence.* — Alors je tâcherai d'oublier...

*Moi.* — Et vous oublierez, chère Albine ; vos ressentimens contre moi ne seront que passagers. Je vous en conjure à mon tour. Laissez-moi espérer que l'ami le plus sincère, que le frère le plus dévoué, vous feront oublier le mari, l'homme, enfin...

*Albine (d'une voix touchante).* — Vous m'avez promis de m'épargner désormais le cruel embarras que me cause un pareil entretien... Tenez votre parole, et je tâcherai de vous prouver de mon mieux ma reconnaissance.

*Moi.* — Je vous jure de tenir ma parole.

*Albine.* — Je vous crois ; j'ai besoin de vous croire, car je me sens triste à la mort. (Pleurant) Oh ! oui... triste à mourir.

*Moi.* — De grace, calmez-vous. Pourquoi ces larmes ?

*Albine.* — Je vous ai promis d'être reconnaissante. Je vous le prouve déjà en ne cherchant pas à cacher mes larmes.

*Moi.* — En effet, rien ne me plaît tant que la sincérité. Mais encore une fois, ma chère amie, d'où vient cette accablante tristesse ? Je ne parle pas de votre regret de quitter vos parens ; il est aussi légitime qu'honorable pour votre cœur.

*Albine.* — Aussi, n'est-ce pas seulement cette séparation qui m'accable.

*Moi.* — Quoi donc ! alors ? Ces derniers jours, vous paraissiez satisfaite de notre voyage.

*Albine.* — C'est vrai... et maintenant...

*Moi.* — Maintenant ?

*Albine, les larmes aux yeux et se tournant vers moi les mains jointes.* — Monsieur Fernand, je vous en supplie, soyez bon pour moi ; je me sens si seule... si isolée... depuis que j'ai quitté mon père et ma mère.

*Moi.* — Ne suis-je pas là... près de vous ?

*Albine.* — Oui... mais je vous connais si peu...

*Moi.* — Pendant plus d'un grand mois, cependant, je vous ai vue presque chaque jour chez vous.

*Albine.* — Mais toujours en présence de mes parens ;... puis enfin, et cela est tout naturel, vous ne disiez que ce que vous vouliez dire ; peut-être aussi est-ce faute de pénétration de ma part ou concentration habituelle chez vous ; mais enfin, me voici votre femme, ma vie est à jamais liée à la vôtre, vous pourrez faire de moi ce que vous voudrez, car je n'ai aucune défense, et je me sens auprès de vous comme auprès d'un étranger...

*Moi.* — Parlons en confiance ; depuis quinze jours, n'avez-vous pas dû vous habituer à la pensée de ce voyage, de cet isolement, comme vous dites ?

*Albine.* — Que voulez-vous ?... Du moins j'é-

tais encore dans ma famille ; et alors, mon ignorance même des lieux où nous allons nous établir pour deux mois ;... car nous partons seulement pour deux mois, n'est-ce pas, monsieur Fernand ?

*Moi.* — Sans doute... sans doute... Mais continuez.

*Albine.* — Eh bien, j'étais curieuse de voir le château où nous nous rendons ; mais aujourd'hui je me sens profondément triste... Je suis comme quelqu'un qui va... sans savoir où il va.

*Moi.* — Je vais vous le dire, chère Albine, car je conçois parfaitement l'espèce d'inquiétude dont vous êtes agitée... En deux mots, voici où vous allez ; en d'autres termes, voici quelle sera notre vie de chaque jour... ; et une fois que vous saurez cela, vous pourrez envisager notre commune existence d'un bout à l'autre, car elle sera jusqu'à sa fin telle que je vais vous la peindre.

*Albine.* — Je vous écoute, monsieur Fernand.

*Moi.* — Quant à la description du château, elle est inutile ; vous le verrez : c'est un lieu très beau, très pittoresque et très salubre ; son intérieur vous paraîtra sans doute d'un aspect un peu sévère, car il est demeuré meublé à l'ancienne mode, comme il était du temps de ma grand'mère ; mais, si vous le désirez, il sera complètement remeublé à la moderne. Quant à la vie que nous y mènerons, la voici : je me leverai à huit heures précises, car l'on m'a surtout ordonné une vie extrêmement régulière.

*Albine.* — On vous a ordonné cela ?

*Moi.* — Oui... les médecins.

*Albine.* — Vous êtes donc malade, monsieur Fernand ?

*Moi.* — Pas précisément, ma chère Albine ; mais j'ai hérité de ma pauvre mère d'une santé assez délicate ; j'ai besoin de grands soins, de grands ménagemens, et pour les soins... j'ai compté sur votre attachement, ma chère Albine.

*Albine.* — Je ferai mon devoir.

*Moi.* — Je me leverai donc à huit heures précises... Je dois prendre chaque jour une tasse de lait d'ânesse, et il me semblerait plus salubre si je le recevais de votre chère main.

*Albine.* — Il en sera ainsi que vous le désirez.

*Moi.* — Que vous êtes bonne, merci ; après mon lait d'ânesse, je resterai une demie-heure couché ; puis, selon le temps, ou j'irai me promener jusqu'au déjeuner, ou je m'entretenirai de mes affaires avec mon régisseur ; pendant la matinée, si vous m'en croyez, chère amie, vous irez entendre chaque jour une messe basse à l'église du village, après quoi vous donnerez un coup-d'œil aux différens services de votre maison.

*Albine.* — Une messe basse tous les jours ?

*Moi.* — Rien de plus facile et de plus commode ; quand la chapelle sera construite, vous vous y rendrez de plain-pied par votre oratoire ; en attendant on vous conduira en voiture à l'église, à moins que dans le beau temps vous ne préférerez y aller à pied.

*Albine.* — Je ne parle pas du plus ou du moins de facilité pour aller à l'église, monsieur Fernand, mais il me semble suffisant d'aller à la messe tous les dimanches, comme tout le monde.

*Moi.* — Ma chère Albine, croyez-moi, l'on ne saurait trop multiplier les pratiques pieuses ; en outre que l'on y puise chaque jour de nouvelles forces pour accomplir ses devoirs, c'est encore d'un excellent exemple pour une maison, pour le voisinage ; enfin, s'il faut vous parler de moi, j'attache, bien entendu dans votre intérêt, la plus grande importance à ce que votre vie soit exemplairement religieuse. A onze heures, nous déjeunerons. Après déjeuner, je m'occuperai encore de mes affaires d'agriculture, auxquelles je veux donner une très grande extension ; à quatre heures, nous ferons une longue promenade à pied ou en voiture, selon votre goût ; puis, nous rentrerons pour dîner à sept heures ; après dîner, vous serez assez bonne pour me lire quelques journaux, puis, tout en prenant le thé, nous ferons une petite partie de billard jusqu'à dix heures ; c'est un exercice doux et salutaire que l'on m'a aussi recommandé ; enfin, à dix heures sonnante, je vous conduis à votre appartement, et je rentre dans le mien... Voici, ma chère amie, sauf quelques modifications apportées à notre existence par les saisons, ou le temps de la chasse, que j'aime passionnément, mais à laquelle je ne dois me livrer qu'avec modération jusqu'à mon complet rétablissement ; voici, dis-je, quelle doit être invariablement notre existence... Ainsi, maintenant, n'est-ce pas, vous savez où vous aller ?

*Albine.* — Oui, monsieur Fernand... Mais cette vie de campagne ne durera cette année que jusqu'à la fin de décembre, au plus tard, n'est-ce pas ? et ensuite, nous en sommes convenus, nous passerons au moins tous les ans sept ou huit mois à Paris ?

*Moi.* — Vous aimez donc beaucoup Paris ?

*Albine.* — Oh ! beaucoup. C'est tout simple, j'y ai mon père, ma mère, quelques amies de pension ; et puis enfin, Paris, c'est autrement gai que la campagne.

*Moi.* — Vous pouvez être certaine, ma chère amie, que mes desirs seront toujours d'accord avec les vôtres. Mais je gagerais que lorsque vous aurez goûté de notre bonne et paisible vie de la Riballière, vous ne voudrez plus entendre parler de Paris.

*Albine.* — Monsieur Fernand... je ne crois pas cela.

*Moi.* — Vous verrez...